

Le Monde des Plantes

INTERMÉDIAIRE DES BOTANISTES

REVUE INTERNATIONALE PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

Quam plurima paucissimis	Bibliographie, Informations, Renseignements Offres, Demandes, Echanges	C/c. p. P. Fournier Nancy 53-18
ABONNEMENT UN AN) France 12 fr.) Etranger 15 fr. Le numéro : 2 fr. Les Abonnements partent du 1 ^{er} Janvier Toute personne qui ne se désabonnera pas sera considérée comme réabonnée	Fondé par H. LÉVEILLÉ Continué par Ch. DUFFOUR Directeur : Prof. P. FOURNIER Docteur ès-sciences	DIRECTION RÉDACTION ET ADMINISTRATION 7, Allée des Belles Vues GARCHES (Seine-et-Oise) France

PETITES MONOGRAPHIES BIOLOGIQUES

22. — *Colchicum* L., *Bulbocodium* L., *Merendera* Ram.

Colchique, Tue-Chien, Veilleuse

(Espèces 724-731 des *Quatre Flores de la France*)

1. Plantes steppiques et xérophiles (sauf *C. autumnale*), à bulbe représentant, par sa structure et son développement, un rhizome vertical tassé sur lui-même (s'allongeant même en rhizome horizontal dans *C. Boissieri* de Grèce) : — adaptation à l'alternance des saisons sèches et des pluies saisonnières.

2. Absence de *C. autumnale* des zones arctique et subarctique, non de l'étage alpin ; rareté dans la région méditerranéenne, extension de son aire (seule des espèces européennes) à une partie du domaine atlantique : — exigences thermiques moyennes, besoin d'humidité prononcé (les autres espèces tout à l'inverse).

3. Jeune bulbe, long de 6 mm., enfoncé de 5 mm. au-dessous du sol à la fin du premier automne, descendant d'environ 15 mm. chaque année par suite du développement, à sa partie inférieure, d'un bourgeon de renouvellement en forme d'éperon aigu, qui donnera le bulbe de l'année suivante : — exploitation d'un sol neuf, protection contre le froid (KERNER), contre la sécheresse (DEVEAUX).

4. A la profondeur d'environ 15 cm. (variable suivant les climats), arrêt des fonctions de l'éperon, renouvellement par production d'un bulbe latéral, avancé horizontalement d'environ un centimètre par an : — multiplication végétative, loi de niveau (ROYER).

5. Longue période purement végétative, environ 20 années avant de fleurir : — accumulation de réserves, développement complexe en nombreuses phases.

6. Bulbe adulte long de 3,5-7 centimètres, enveloppé d'une membrane brune, coriace (velue laineuse dans *Bulbocodium*) : — protection du bulbe.

7. Racines simples, mais très nombreuses (100-200) et longues (30 cm.), renouvelées chaque année à l'automne : — accès à l'humidité souterraine, exploitation du sol en profondeur.

8. En outre, en avril-mai, production de racines plus fortes et plus longues, ayant l'aspect de racines contractiles : — rôle possible de traction sur le bulbe.

9. Raccourcissement de l'axe de la plante jeune maintenant les premières feuilles à l'abri dans l'intérieur du sol, double phase végétative et double arrêt : — protection contre la sécheresse (procédé de la vie steppique).

10. Jeune pousse enveloppée de plusieurs gaines de feuilles sans limbe et de feuilles normales : — protection de l'appareil floral en voie de développement.

11. Présence dans toute la plante (*C. autumnale*), surtout dans les bulbes et l'enveloppe des graines d'un alcaloïde très toxique, la colchicine, mortel à haute dose : — protection contre les herbivores et végétivores divers.

12. Filles adultes (les toutes jeunes sont cylindriques) larges et creusées en gouttière (dans *C. autumnale*), plus étroites dans les autres espèces et les genres voisins : — collecteurs d'eau pluviale, acheminement de celle-ci vers le bulbe, la superficie des feuilles étant en proportion des besoins de la plante, très réduite chez les espèces xérophiles.

13. Floraison automnale ou vernale, suivant les espèces, aux saisons où les herbes sont basses et ne cachent pas les fleurs ; corolles grandes, colorées, souvent par masses, souvent un peu odorantes : — appel aux insectes.

14. Fleurs à mouvements périodiques, se fermant à toute baisse de température, par mauvais temps, aux approches du soir, s'ouvrant par les temps ensoleillés (en 10 minutes, même à l'obscurité, pour une élévation de température de 10-15°; du moins *C. autumnale*) : — protection du pollen, possibilité d'autogamie en fin de floraison.

15. Accroissement continu de la fleur (*C. autumnale*) déterminant 3 étapes et 3 états successifs d'hétérostylie : au 1^{er} stade, les styles sont beaucoup plus longs que les étamines, au 2^e ils s'en rapprochent sensiblement, au 3^e celles-ci ont atteint approximativement leur niveau : — processus de fécondation croisée.

16. Floraison en trois phases, correspondant approximativement à trois jours, 1^o Stade femelle : à l'éclosion, les stigmates, très papilleux et recourbés vers l'extérieur, sont fécondables,

les anthères encore fermées, le nectar s'écoule des glandes bordées d'une haie laineuse à la base des pétales, les Bourdons et Abeilles (nectar), Syrphes et Eristales (pollen), les Lépidoptères, viennent nombreux (protogynie); 2° stade androgyne: anthères ouvertes tournées vers l'extérieur, stigmates déjà rapprochés d'elles; 3° stade: les anthères, d'extrorses deviennent introrses ou horizontales, le pollen un peu huileux tombe en partie dans le fond de la fleur, en partie adhère aux lobes du périanthe lorsqu'ils se ferment, finalement les stigmates brunissent et meurent: — fécondation croisée obligée aux deux premiers stades, autogamie possible au troisième si les insectes ont fait défaut.

17. Souvent (? toujours) pollen en partie stérile, avortement de l'ovule et formation d'un embryon adventice (FURLANI), comme dans *Funkia*, *Nothoscordon*, *Citrus*, etc.: — phénomène inexplicable.

18. Ovaire et jeunes fruits cachés dans le bulbe pendant tout l'hiver: — protection contre le froid.

19. Maturité en juin (*C. autumnale*), ouverture des capsules et expulsion des graines par la convexité des parois, transport un peu par le vent, surtout par adhérence aux pieds des animaux (? et par les Fourmis): — dispersion des graines.

20. Germination dès l'automne.

P. F.

Observation sur l'Albinisme de la Jacinthe-des-Bois

Il y a déjà pas mal d'années, par un beau dimanche de printemps, j'herborisais dans un bois sauvage de l'arrondissement de Mayenne. Tout à coup, je restais saisi d'admiration devant un magnifique tapis de jacinthes blanches, qui s'offrait à mes regards. C'était l'*Endymion nutans* Dum., que les prioritaires intransigeants appellent maintenant *E. non scriptus* (L. p. p.) Garcke. Dans une clairière, sur une étendue de 80 mètres carrés environ, des milliers de fleurettes blanches se pressaient en un groupe isolé et absolument compact. C'est à peine si, en y regardant bien, on distinguait trois ou quatre pieds à fleurs bleues. Dans le cadre printanier, sous le soleil du matin, l'effet était saisissant, et je regrettais que ma femme, compagne habituelle de mes excursions dominicales, ne m'accompagnât pas ce jour-là. A mon retour, je lui fis part de mon émerveillement et je me promis de lui faire voir ce beau spectacle. Il nous fallut attendre l'année suivante.

Par un autre beau dimanche de printemps, au moment précis où toutes les jacinthes s'épanouissent, je retournai dans mon fameux bois. Nous arrivons dans la clairière. Stupéfaction!... Mon beau tapis de jacinthes blanches était devenu tout bleu!... « — Tu as eu la berlue, mon pauvre ami! » me dit ma femme en riant. J'avoue que j'étais un peu vexé, et je me demandais si réellement je n'avais pas rêvé. Eh bien, non! je n'avais pas eu la berlue, car, dans la suite, il m'a été donné de remarquer ceci: dans un bois voisin de ma résidence, bois que je fréquente presque chaque année au printemps, les jacinthes abondent; or, certaines années, on trouve des jacinthes blanches à profusion, tandis que d'autres années, elles sont très rares ou

même manquent tout à fait, et cela dans les mêmes endroits. J'ai repéré plusieurs coins et j'ai pu constater le fait sans discussion possible. A la vérité, le phénomène ne s'observe pas fréquemment, car les jacinthes blanches apparaissent beaucoup plus rarement que les bleues.

Il est donc absolument certain qu'en une place où il y avait eu des fleurs bleues, peuvent apparaître, une autre année, des fleurs blanches, et que ce sont bien les mêmes pieds qui donnent ces fleurs de couleurs différentes. Si j'ai constaté le fait, je ne puis en donner une explication plausible. En particulier, je n'ai pas remarqué que l'éclairement plus ou moins vif pouvait être la cause de cette mutation.

Je serais heureux de savoir si quelques confrères ont pu faire des observations similaires, et je sollicite en même temps de ceux-ci une explication de ce phénomène, car je n'en ai pu trouver aucune dans la littérature botanique dont je dispose.

R. COURCELLE (Mayenne).

Révision de la Flore Française

(Suite)

III

CYPÉRACÉES

Les *Cypéracées* sont traitées, dans les *Quatre Flores de la France*, en prenant comme base générale la grande monographie donnée, dans le « Pflanzenreich », par Georg KÜENTHAL, *Cypéracées-Caricoïdées*, grand in-8° de 824 p. et 981 fig. de détail, Leipzig, 1909.

Genre **COBRESIA**. — COSTE (III, 479) écrit, à la suite de Willdenow lui-même, *Kobresia*; c'est l'orthographe admise par beaucoup de botanistes. Elle repose sur une erreur orthographique, car le nom de Paul de Cobres, auquel le genre est dédié, s'écrivait par un C et non par un K. L'orthographe *Cobresia*, rétablie dès 1807, deux ans après la création du nom par Willdenow, par Persoon, a été depuis lors admise par ASCHERSON et GRAEBNER dans le *Synopsis*, par KÜENTHAL l. c., p. 33, et par ROUY, t. XIII, 386.

454. C. Bellardii (Allioni, 1785) Degland in Loiseleur, *Fl. Gall.*, II, 1807. 626. — C'est le *K. scirpina* Willd. de COSTE (n° 3797), l'*Elyna spicata* Schrad. de ROUY, p. 387. Le nom *scirpina* date de 1805, celui de *spicata* de 1806; tous deux sont donc sensiblement postérieurs à celui de *Bellardii*. ROUY a adopté le binôme *Elyna spicata* Schrad. par application d'un principe qui lui était personnel, à savoir que le nom le plus ancien à admettre est, non pas l'épithète spécifique appliquée avant toute autre à l'espèce envisagée, mais le plus ancien binôme exprimant sa première affectation au genre donné. Cette théorie du plus ancien binôme n'a pas été admise par l'ensemble des botanistes, et à juste titre.

A propos de cette espèce, il n'est pas inutile de noter que ROUY lui assigne les hautes montagnes siliceuses, PERRIER DE LA BATHIE (*Catalogue Pl. Sav.*) les calcaires, tandis que SCHROETER, *Pflanzenleben d. Alpen*, 2° éd., 1926, p. 439, le déclare indifférent et préférant simplement l'humus.

Genre **CAREX**. — **469. C. disticha** Hudson.

C'est le nom adopté par ROUY et par COSTE. A vrai dire, il n'est pas absolument certain que la plante de HUDSON, *Fl. angl.*, éd. 1, 1762, p. 347, corresponde en tous points à celle des botanistes modernes. C'est pourquoi G. KUKENTHAL a adopté le nom de *C. intermedia* Good. in *Transact. Linn. Soc.*, II, 1794, p. 154. Mais j'ai cru, malgré ce doute, devoir conserver le nom traditionnel, d'abord parce que l'on ne voit pas non plus ce que pourrait être la plante d'HUDSON en dehors de celle-ci, puis parce qu'il a été admis par LAMARK et DE CANDOLLE, *Fl. fr.*, éd. 3, t. III, p. 104, par ASCHERSON et GRAEBNER, *Synopsis*, t. II, 2, p. 27, et par KUKENTHAL lui-même aux p. 5 et 9 de son *Introduction*.

470. C. repens Bellardi. — KUKENTHAL, *l. c.*, p. 135, déclare ceci : « J'ai vu, dans l'herbier du Jardin Botanique de Saint-Pétersbourg, des spécimens de cette espèce récoltés dans le Sud-Ouest de la France, au Bois de Saint-Vincent (Landes), à l'embouchure de l'Adour, par BLANCHET, sous le nom de *C. arenaria* (Reliq. Mailleanæ n. 612 !) ». A la vérité, Saint-Vincent-de-Tyrosse est assez éloigné de l'embouchure de l'Adour, mais la forêt s'étend sans interruption sensible de l'une à l'autre des deux localités, entre lesquelles ne se trouvent que deux agglomérations peu importantes, Labenne et Benesse-Maremne. Il ne semble donc pas y avoir de difficulté de ce côté.

J'ai signalé ces indications de KUKENTHAL à l'attention des botanistes dans *Bull. Soc. Bot. Fr.*, 1924, séance du 11 avril, p. 308. A la suite de cette note, le regretté DAVEAU m'écrivit que peut-être il y avait eu transposition d'échantillons dans les plantes vues par KUKENTHAL, puisque les botanistes français ne faisaient pas mention de cette espèce.

Cette objection me semble sans valeur, et je n'ai pas hésité à comprendre *C. repens* parmi les espèces de notre flore. Voici pourquoi. D'abord la précision même du texte de KUKENTHAL semble exclure toute possibilité de transposition. La plante était étiquetée *C. arenaria*, elle porte un numéro des « Reliquiæ Mailleanæ », sa localité est précisée, elle est signée du collecteur. Que veut-on de plus ?

De ce que d'autres botanistes ne l'ont pas indiquée, il n'y a rien à conclure. Outre que les *Carex* n'ont pas énormément d'amateurs, sa ressemblance avec *C. arenaria* et son extrême rareté suffisent à expliquer qu'elle n'ait pas été autrement remarquée.

ROUY, il est vrai, n'en fait pas mention, bien que son tome XIII, qui comprend les Cypéracées, soit postérieur de trois ans (mai 1912) à la monographie de KUKENTHAL (mai 1909). Mais il n'y a pas lieu de s'en étonner quand on connaît les habitudes de ROUY. En parcourant sa *Flore* pour élaborer la mienne, j'ai recueilli de très nombreuses preuves de son indifférence pour les grandes monographies étrangères, qu'il ne cite ordinairement que de seconde main, quand il les cite. Cela lui a valu d'ignorer l'existence ou la présence en France d'un certain nombre d'espèces ou formes importantes. Il n'a pas utilisé la monumentale *Monographie d. Gattung Epilobium* d'HAUSSKNECHT et, par suite, a ignoré les localités en France de plusieurs hybrides ; ni le volume capital de BECK v. MANNAGETTA dans l'*Iconographie* de REICHENBACH, con-

tenant les Rumex ; ni la *Monographie d. Gatt. Phyteuma* de Rich. SCHULZ (d'où le superbe cafoillage des pages consacrées à ce genre, la création plus que superfétatoire de *Ph. ambigens* Ry, l'absence de *Ph. Gallicum* R. Schulz dans la *Flore de France*, etc.) ; il n'a pas utilisé le travail monographique de R. v. WETTSTEIN sur les *Gentianes de la section Endotricha* (d'où l'ignorance où il a été de *G. hypericifolia* Murbeck, endémique pyrénéenne), ni celui parallèle de JAKOWATZ sur celles de la section *Thylacites* (d'où l'ignorance dont il a fait preuve vis-à-vis de *G. occidentalis* Jakow., autre endémique pyrénéenne). Etc., etc... Or, tous ces ouvrages sont antérieurs aux parties correspondantes du sien. Si l'on veut s'amuser, on recherchera, au t. X, p. 268, la note par laquelle il congédie WETTSTEIN sans l'entendre.

Le silence de ROUY sur *Carex repens* est d'autant plus dénué de signification que cette plante s'est vue le plus souvent confondue par les auteurs avec les espèces voisines, à titre de variété. Seuls REICHENBACH, *Fl. germ. excurs.*, p. 59, et SCHUR, *Enum. Pl. Transsilv.*, p. 699, lui donnent un rang spécifique.

La présence de cette rareté insigne à l'embouchure de l'Adour n'a rien d'absurde, étant donnée son aire très disjointe. On lui connaît trois territoires de dispersion, fort éloignés l'un de l'autre, et dans tous trois elle est très rare : 1. Italie septentrionale (Aoste, Turin, Chisola, Pavie), sur les rives et les sables du Pô et de ses affluents ; 2° Transylvanie ; 3° Pologne aux bords de la Vistule, dans la région de Poznan, et Brandebourg au N. de Berlin.

Dans ces conditions, il n'y a vraiment aucune raison de rejeter de notre flore cette rare espèce. Tout ce qu'il reste à faire est de la rechercher désormais.

474. C. Schreberi Schrank, sous-espèce **C. curvata** Knaf. — Cette forme centrale-européenne ne figure ni dans ROUY ni dans COSTE. Elle a été rencontrée par M. ISSLER près de Colmar (KUKENTHAL, *l. c.*, p. 132).

480. C. vulpinoïdea Michaux. — Espèce américaine, naturalisée en France au bord de quelques étangs, ne figure pas dans COSTE. ROUY, p. 415, l'indique, sans description d'ailleurs, à Bruailles (Saône-et-Loire). A cette station, KUKENTHAL ajoute : près de Lamagistère (Tarn-et-Garonne), NEYRAUT legit ; DOERFLER herb. norm. n. 3881. D'ailleurs il hésite à affirmer son caractère exotique, qu'il juge seulement vraisemblable. Il est connu également de Poméranie, du Holstein et du Caucase.

496 bis. C. cæspitosa L. (non aliorum). — Espèce ignorée de ROUY et de COSTE. Je l'ai signalée dans la *Flore complétive*, p. 558, comme étant à rechercher en France. Elle a été découverte depuis lors en Alsace, dans le Doubs et en Auvergne.

Sur **497. C. elata** Allioni et **498. C. gracilis** Curtis, il y aurait lieu de de longues discussions de synonymie dans lesquelles il serait peut-être oiseux d'entrer ici. Je dirai seulement que le premier ne saurait conserver le nom, qui lui est couramment attribué dans les ouvrages français, de *C. stricta* Good (1794), pour la raison péremptoire qu'il existait avant lui un *C. stricta* Lmk. (1789), répandu dans l'Amérique nord-atlanti-

que et couramment appelé de ce nom par les botanistes américains. Le nom de *C. elata* Allioni pourrait peut-être s'appliquer aussi au n° 498 ; néanmoins, son ancienneté (1785) m'a décidé à l'adopter de préférence à celui de *C. Hudsoni* Bennett (1895). — Pour ce qui est de *C. gracilis* Curtis, il n'y a pas lieu à hésitations semblables : il est de 1777-87, tandis que le nom courant, *C. acuta* Good, est de 1794.

500. C. Reuteriana Boissier est regardé par Rouy (p. 502) comme une simple Race de *C. Goodenoughi*, avec d'ailleurs une erreur de diagnose importante : les gaines inférieures en sont fibrilleuses (Kükenthal), tandis que Rouy affirme le contraire. Il ne figure pas dans Coste. C'est pourtant une authentique bonne espèce, de l'avis de Kükenthal. On verra, dans le tableau analytique, en quoi elle diffère de *C. Goodenoughi*.

504 bis. C. alpina Swartz. — Cette plante est indiquée par Coste, p. 503, à Louzon, dans la Drôme, d'après Chatenier. Mais cette espèce circum-arctique-alpine est jusqu'ici étrangère à notre flore et ses stations les plus rapprochées de nous se trouvent dans les Alpes Rhétiques du canton des Grisons. Chatenier lui-même (*Bull. Soc. Bot. Fr.*, 1911, t. 58, p. 348) a reconnu dans sa plante une simple variété de *C. nigra* All. (cf. Rouy, l. c., p. 507).

511. C. Fritschi Waisbecker. — Cette espèce, décrite en 1894, ne figure dans aucune flore française. Elle a été découverte en Alsace (Hard près Rixheim) par Binz (cf. *Monde des Plantes*, jv.-fév. 1925, p. 6). Elle est connue de nombreuses localités du Tessin, de Styrie, de Hongrie.

519 bis. C. Michellii Host. — Coste donne cette espèce, p. 511, des « coteaux boisés des Alpes-Maritimes, aux environs de Cannes ». Mais Rouy fait sur elle le silence le plus absolu. Kükenthal indique pour elle : Italie septentrionale et centrale, Tyrol méridional, bois montagneux du sud-est de l'Europe, bassins de l'Elbe, de l'Oder, Russie. Sa présence à Cannes n'est certes pas impossible. Mais il y aurait lieu de la vérifier et de rechercher si elle n'est pas due à une introduction accidentelle.

527. C. helodes Link (1799). — Le nom *C. laxigata* Smith est de 1800 ; celui de *C. biligularis* DC., de 1813, et ne s'applique qu'à une forme de cette espèce.

530. C. Magellanica Lmk. — Espèce voisine de *C. limosa*, figurant dans Coste, p. 513, comme « devant se rencontrer en Savoie », mais entièrement laissée de côté par Rouy. De fait, elle est indiquée au Mont-Cenis, vers 1950 m., par Perrier de la Bathie, *Catal. Sav.*, t. II, p. 342.

537. C. refracta Schkuhr figure, il est vrai, dans Rouy et dans Coste, mais non dans les flores plus anciennes, comme celle de Cariot, même dans l'édition (8^e) Saint-Lager, partie descriptive. De là vient que cette espèce a été souvent méconnue sur place. Saint-Lager l'a cependant ajoutée, dans ses tableaux analytiques (t. I, n^e partie), p. 237, sous le nom de *C. tenax*.

541. C. fuliginosa Sternb. et Hoppe, est à ajouter à la Flore de Coste. Il figure dans Rouy, l. c., p. 467.

Genre **SCIRPUS**. — **569 bis. Sc. atropurpureus** Retz, autrefois naturalisé sur les bords du Lac Léman, souvent récolté dans l'Italie septentrionale aux environs de Vérone, pourrait fort bien se retrouver chez nous. C'est une espèce subtropicale très intéressante du point de vue de la géographie botanique.

574 bis. Sc. rufus (Huds.) Schrader, au contraire, est un halophyte nordique répandu sur le littoral de la Mer du Nord et des Îles Britanniques, qui pourrait peut-être, bien qu'absent de la Belgique, se rencontrer chez nous.

577 bis. Sc. atrovirens Britton, espèce nord-américaine, a été découvert dans l'Aisne, en 1903, par M. Riomet, en assez grande quantité, et s'est maintenu assez longtemps.

Aucune de ces trois espèces ne figure dans les flores françaises.

601. Cyperus vegetus Willd., naturalisé sur beaucoup de points du Sud-Ouest, n'est même pas nommé dans Rouy. Il figure dans Coste, III, 463, mais avec une erreur importante, corrigée *ibid.*, p. 724 ; il faut lire « souche traçante » au lieu de « non traçante ».

(A suivre).

P. FOURNIER.

ADVENTICES

Galinsoga parviflora Cav.

Les indications de localités suivantes sont à ajouter à celles qui ont été publiées antérieurement (1). Les dernières localités indiquées étaient : près du Pont de Sèvres, rue Basse de la Terrasse, Commandant Berton, 10-VIII-34 ; cimetièrre de l'Est, dit du Père-Lachaise, Paris, 26-VIII-34 (P. J.). Cette espèce existait toujours en 1935 dans certaines rues de Paris, notamment l'avenue Junot, et dans le square Saint-Pierre, sur la Butte Montmartre.

Le 16 janvier 1935, M. Savary, professeur de sciences à la Maison de la Légion d'honneur, à Saint-Denis (Seine), envoyait le *Galinsoga parviflora* Cav. à M. le professeur Guillaumin, qui me soumettait la plante, « apparue d'une façon inexplicable en 1933 ». Le 26 décembre 1935, M. Savary voulait bien me communiquer la note suivante : « En 1933, quelques pieds de *Galinsoga parviflora* ont fait leur apparition au jardin botanique de la Légion d'honneur, auquel M. Louis Mangin s'était beaucoup intéressé avant d'être nommé au Muséum. A l'automne 1934, le *Galinsoga* s'était abondamment multiplié dans une planche peu ensoleillée contenant plusieurs espèces de *Galium* et de la Garance. Aucun semis n'a été fait dans cette planche depuis de nombreuses années. Les mauvaises herbes les plus communes dans cette région du jardin étaient des *Erigeron canadensis*.

« En septembre 1935, le jardin botanique ayant été soigneusement sarclé par les journaliers employés au potager, je n'ai plus trouvé aucun pied de *Galinsoga* à la rentrée d'octobre 1935.

(1) Notamment, dans le *Bull. Soc. Sc. nat. de Seine-et-Oise*, 8 juillet 1934, et *Monde des Plantes*, n° 201, mai-juin 1933.

« C'est en feuilletant un ouvrage illustré de M. GADECEAU que j'ai pu identifier le *Galinsoga*, qu'aucune flore courante ne m'avait permis de déterminer. »

Le 16-IX-35, Mme M. MATHAN le trouvait dans son jardin de Cornolain (Calvados), dans les allées d'où le jardinier venait de l'extirper : « l'échantillon était probablement unique, car je n'ai pu en découvrir un second ». Il est précisé que le galet qui garnit les allées de ce jardin provenait d'Orbois, par Longraye (Calvados). « Les compagnes étaient *Poa annua*, *Capsella bursa-pastoris*, *Taraxacum dens-leonis*, *Senecio vulgaris*, *Valerianella olitoria*, etc., donc des ubiquistes banales ».

Le 9-IX-35, M. F. EVRARD le récoltait à Port-Marly, et le 15-IX-35 m'informait l'avoir vu foisonner au Jardin Colonial de Nogent-sur-Marne.

Un jeune botaniste, M. R. VIROT, l'aurait observé au cimetière parisien de Saint-Ouen, le 16-IX-35.

J'ai vu les échantillons de Saint-Denis, Port-Marly ; celui du Calvados a été déterminé par M. Ch. GUFFROY. Je n'ai pas vu ceux de Nogent et de Saint-Ouen. Il faut se défier de la ressemblance avec une espèce voisine (1). Une révision de tous les *Galinsoga* serait bien nécessaire : une clé a déjà été publiée par SAINT-JOHN et WHITE in *Rhodora*, XXII, juin 1930, et a été traduite et résumée dans le *Bull. Soc. Bot. Fr.*, 14 déc. 1928.

Le *Galinsoga parviflora* est maintenant signalé sur une grande partie du globe. Il existe au Congo Belge, où il est très commun dans certains endroits du Kivu, où les Pères Blancs l'appellent « Herbe de Mecklembourg », car les indigènes prétendent qu'il apparut après la mission du Duc de Mecklembourg (SCHOUTEDEN) ; même opinion des indigènes au Ruanda (BECKQUAERT). Le *Galinsoga* existe aussi dans le Bas-Congo et le Bas-Kasaï (STANER). Il aurait été observé pour la première en 1910 à Dar-es-Salem, en Afrique Orientale (LEBRUN). Ces renseignements sont publiés par *Bull. Cercle Bot. Congolais*, en annexe à la *Rev. Zool. et Bot. Afr.*, vol. XXV, 1933-34). Rappelons que, dans l'article publié dans le *Bull. Soc. Sc. Nat. S.-et-Oise*, il est indiqué, d'après renseignement oral de M. le professeur HUMBERT, comme très abondant dans les cultures tropicales de l'Afrique australe.

Cette note attire encore une fois l'attention sur l'intérêt de suivre, en France, l'extension de l'aire des deux *Galinsoga*. Il faut essayer de noter leur mode d'introduction : plantes en pots, sur plates-bandes, arbres introduits en pépinières ou autrement, balayures, emballages, voies de communications, etc... Le milieu doit être précisé, ainsi que les espèces compagnes (2).

P. JOVET (Paris).

✱

***Polygonum polystachium* Wall.**

Cette plante vivace, originaire de l'Himalaya,

(1) *Galinsoga aristulata* Bicknell. Figures et diagnoses in *M. des Pl.*, n° 201, 1933.

(2) J'adresse mes vifs remerciements aux personnes qui ont permis de rédiger cette note (si peu personnelle) : MM. le Professeur GUILLAUMIN ; F. PELLEGRIN, qui m'a indiqué la référence relative au *Galinsoga* en Afrique ; F. EVRARD, SAVARY, qui m'ont permis de publier leurs localités ; M. MERCIER et Mme MATHAN, pour la trouvaille en Calvados ; M. R. VIROT. — P. J.

s'est naturalisée sur un vieux mur, à Mayenne, et a résisté aux nombreuses tentatives de destruction qui lui ont été infligées (déterm. par M. E. JAHANDIEZ, de Carqueiranne, Var). — Cette même plante a été rencontrée par M. TOUTON, au mois de septembre 1935, en plusieurs points dans le village de Huelgoat (Finistère). Il ne semble pas que cette espèce ait jamais été mentionnée dans la flore adventice française.

R. COURCELLE (Mayenne).

Florule du Mont Saint-Michel, de Vaillant et Danty d'Isnard (1707), et résidus botaniques du littoral de la Normandie

Le « Journal » du voyage que VAILLANT et DANTY D'ISNARD firent en 1707, par ordre de Fagon, sur le littoral de la Normandie et jusqu'au delà du Mont Saint-Michel, est un intéressant témoignage de ce qu'était, au commencement du XVIII^e siècle, en France même, un voyage d'exploration botanique.

Les deux voyageurs citent des endroits où personne ne voulut les recevoir et, ailleurs, rappellent avec reconnaissance le nom d'un habitant qui les installa, du mieux qu'il put, dans son écurie, sur la paille. Dans leur traversée du Cotentin, ils connurent des « gistes détestables » et de « détestables », de « maudits » chemins où ils ne savaient comment « se tirer de la boue ».

Pourtant, ils suivaient une des grandes voies de l'époque.

Le compte des frais de leur voyage, où figurent jusqu'aux moindres dépenses (verres de cidre, aumônes, barbiers), est un document curieux. D'autre part, certaines de leurs récoltes, certaines de leurs remarques sur l'ancien état du littoral, ne sont pas sans intérêt pour expliquer l'état actuel de la flore.

Des deux manuscrits de ce « Journal », le plus important (N), déjà utilisé en partie par M. Sauvage et par moi-même, est à la Bibliothèque Nationale (*Nouv. Acq. fr.* 7520). Il est de DANTY D'ISNARD, bien qu'une note l'attribue à VAILLANT. (J'ai noté des lacunes, en ce qui concerne les localités, dans le catalogue alphabétique des récoltes).

L'autre manuscrit (M) est au Muséum (1346). Il est de VAILLANT.

✱

Partis de Paris le 27 septembre 1707, les deux voyageurs arrivèrent le 21 septembre à Dieppe, où ils firent la connaissance d'un armateur qui leur donna des bulbes rares : « Nous nous faulismes d'amitié avec le bon homme M. FOUQUET, prestre habitué de Saint-Remy-de-Dieppe, curieux de belles plantes ». (M p. 5).

On trouve, à cet endroit, la liste des espèces qu'ils récoltèrent dans les marais salés (ils écrivent salans) de Pourville (ils écrivent tantôt Portville, tantôt Porteville).

A Fécamp, un autre armateur (MONGIN) leur communiqua la liste de ses herborisations et, plus tard, ils eurent aussi une liste de plantes de Rouen (due à LAISSEMENT).

Par le Havre, en traversant la Seine, ils se rendirent à Honfleur et, de là, à Pont-l'Évêque,

pour rendre visite à un personnage assez curieux. DIERÉVILLE (ainsi que lui-même écrivait son nom) ou DIERVILLE, comme l'écrivit le *Journal*, suivant l'orthographe communément en usage pour le genre *Diervillea*, que TOURNEFORT lui avait dédié. Le *Journal* nous fait retrouver, en 1707, ce botaniste, dont les biographes perdent la trace à partir de 1700, et nous renseigne sur sa profession, restée incertaine pour les biographes (n. p. 30). C'était un « chirurgien très habile tant dans sa profession que dans la botanique ». Il s'agit de l'auteur du « *Voyage de l'Acadie, du Port-Royal et de la Nouvelle France* » (1708). C'est lui qui, le premier, décrivit les mœurs des castors. VAILLANT et DANTY d'ISNARD lui « firent un régal » et eurent de lui des renseignements.

Les deux voyageurs, revenus sur le littoral, recueillirent des plantes dans les marais, des ammonites dans les falaises.

Arrivés à Dives, ils firent une constatation intéressante (m. p. 14) : « *L'Urtica urens pilulifera* Diosc., *semine lini* C. B., vient autour des maisons de Dives ». C'est-à-dire qu'ils trouvèrent encore prospère, en 1707, la colonie d'*Urtica pilulifera* (l'ortie « romaine », vieille espèce alimentaire), à l'extinction graduelle de laquelle nous font assister les éditions successives des *Flores* locales publiées au XIX^e siècle, à commencer par l'incomparable *Catalogue* de HARPOUIN, RENOÛ et LE CLERC (1847), si précieux par le nombre des *localités* qu'il cite, non seulement pour les espèces RR et R, mais aussi pour celles qui sont notées AR ou PC. Ce *Catalogue* m'a beaucoup servi pour établir ma carte des résidus xérothermiques de la campagne de Caen (1915). Les stations de l'ortie romaine se succédaient vers l'ouest, le long du littoral, parallèlement à la voie romaine, dans une région très riche en vestiges archéologiques et en résidus botaniques. (Voir ci-après).

Le *Journal* note ensuite un renseignement intéressant en ce qui concerne les petits bancs de sable à *Psamma arenaria*, qui, actuellement, sont localisés dans le tiers occidental et le tiers oriental du littoral compris entre l'Orne et la Seulles (le tiers moyen étant occupé par une ligne de petites falaises jurassiques). La flore de ces sables, qu'on pourrait être tenté de considérer comme une « ébauche », une réalisation *imparfaite* d'une formation botanique de dunes, est en réalité le *reliquat* d'une grande formation de dunes que VAILLANT et DANTY d'ISNARD ont vue. A cette époque, les petites falaises n'existaient pas. Les sables allaient sans interruption de la Seulles à l'Orne. Il n'y avait là qu'une « garenne » dont les deux auteurs comparent l'importance à celle de la garenne qu'ils avaient vue dans les grandes dunes de Dives et de Cabourg, à l'est de l'Orne. (Je transcris ce passage en rétablissant les noms modernes) : « Depuis Estreham [Ouistreham] jusqu'à Courseulles, toute la côte n'est couverte que de *Psamma arenaria*, *Cakile maritima* (où ils croient distinguer deux espèces), *Convolvulus Soldanella*, *Salsola Kali*, *Eryngium maritimum* en petite quantité. [Ils ajoutent des *Fucus*]... Le lapin est très commun partout là et y doit être aussi bon qu'à Cabourg, car le terrain (qui n'est que sable) et la nourriture sont les mêmes. Les aigles font quelquefois des descentes dans ces garennes. J'en vis un fort gros pendu dans Dive à une porte

cochère pour s'être laissé prendre en flagrant délit. » (n. p. 38).

Les deux voyageurs, guidés par un jeune notable, M. AVISSE fils, qui avait étudié, était poli, et s'ennuyait à Hermenche [Arromanche], observèrent attentivement, dans cette localité, le mécanisme du recul, alors très rapide, de la falaise, et virent loin en mer une chaîne de rochers encore émergés, et où on avait fixé des anneaux de fer, mais sur le point de disparaître.

Quittant alors le littoral, ils firent route directement vers le Mont Saint-Michel, par Bayeux, Saint-Lô, Granville et Genest, notant partout sur leur passage la présence de la *Gentiana Pneumonanthe* et de la *Lobelia urens*, sans doute plus vulgaires alors qu'à présent. A Genest, les deux voyageurs virent préparer le sel blanc par « lavage des sables salés », vieille technique préromaine spéciale à la Normandie, à la Mer du Nord et au Jutland. (V. ma note, *Bull. de la Soc. des Antiquaires de Normandie*, tome XL, année 1932, pp. 339-345).

(A suivre).

D^r F. GIDON (Caen).

Le premier Traité français de Pédologie

M. Henri EHRHART, directeur de l'Institut Pédologique du Bas-Rhin, Strasbourg, 2, rue Saint-Georges, vient de publier le premier volume, *Pédologie Générale*, in-8° de 260 p., 8 pl. en couleurs, 2 tableaux hors texte, du premier *Traité de pédologie* de langue française.

Ce travail intéressera au premier chef les botanistes et nous attirons sur lui leur particulière attention.

La pédologie est la science des sols. Elle est née vers 1880, en Russie, et a depuis lors fait de très grands progrès à l'étranger, tandis qu'elle restait presque ignorée des savants français.

Pourtant, l'étude du sol est, par la force des choses, étroitement liée aux recherches de phytogéographie. La végétation est conditionnée par le climat, et non moins étroitement par la nature du sol. Les formations végétales, les groupements improprement appelés « associations », ne viennent pas s'appliquer indifféremment sur le sol à la façon d'un tapis volant des *Mille et une Nuits*. Leur évolution n'est pas limitée aux interactions des espèces et des individus, elle n'est pas indépendante du terrain qui les porte. Bien au contraire, les deux évoluent parallèlement et en réagissant sans cesse l'un sur l'autre.

C'est pourquoi je considère l'apparition d'un *Traité* français de pédologie comme marquant une date pour les études botaniques.

Ce premier tome, après une définition de la pédologie et des notions générales, étudie les principaux facteurs qui interviennent dans la genèse des sols : climat, végétation, roche-mère, ainsi que l'action de ces facteurs sur les processus d'altération de la matière minérale et organique du sol. Viennent ensuite la notion de l'âge des sols, c'est-à-dire de la durée de ces processus d'altération, puis la description des principaux types de sols qui se rencontrent à la surface du globe et l'étude des rapports entre ces types et les groupements végétaux qu'ils supportent. D'où, pour terminer, la discussion

de certains problèmes phyto-géographiques concernant l'évolution de ces groupements.

Le second tome sera consacré aux applications de la pédologie à l'agriculture.

Ce premier volume se vend 90 francs broché, 110 francs demi-reliure toile, franco recommandé. Les planches en couleurs sont, en outre, publiées séparément avec le texte explicatif qui les accompagne, sous le titre *Les Aspects de la terre végétale*, au prix de 20 francs.

P. F.

LE COIN DU PHILOLOGUE

Effets malencontreux d'une faute d'orthographe. — Le Trèfle d'eau était connu des Grecs. THÉOPHRASTE, dans son *Histoire des Plantes*, et NICANDRE dans ses *Theriaca*, le nomment *minyanthès triphyllon* ou simplement *minyanthès*. L'adjectif *minyanthès*, pris là substantiellement, signifie : à floraison brève ; il vient de *minythō*, diminuer, amoindrir (en lat. *minuo*). C'est en raison de ce sens que MAXIME D'EPHÈSE a pu employer cette expression au figuré, en parlant de l'amitié, « fleur éphémère ».

Mais les anciens botanistes, partant vraisemblablement d'éditions grecques défectueuses, et celles du xvr siècle l'étaient souvent, ont écrit *Menianthes*, c'est le cas de DALÉCHAMPS, et plus généralement *Menyanthes*. De cette orthographe défectueuse allaient sortir les fantaisies étymologiques les plus variées. Par exemple, on voit avec étonnement un homme aussi renseigné qu'ASCHERSON, supposer un nom *mēnanthos*, ignoré des lexiques, et dans lequel la racine *min* (cf *minor*, et fr. mineur) est remplacée par une racine *mēn*... d'où vont naître toutes les difficultés. L'origine de la substitution se trouve dans la prononciation ancienne du grec, où *iota* et *hēta* se prononçaient également *i*.

ASCHERSON, *Flora d. nordd. Flachlandes*, p. 559 n. 1, tire son *mēnanthos* de *mēnuo* (*mēnyō*), indiquer, dénoncer, et il traduit : à fleurs voyantes. Cette étymologie est reprise, sans autre observation, dans HEGI, V, III, p. 1957. LEUNIS, si souvent copié sans être cité, fournit une explication ingénieuse : par ses fleurs, la plante révèle le sol marécageux dissimulé (*Synopsis der Pflanzenkunde*, 3^e éd., t. II, 1885, p. 661 n. 5). Mais il donne en même temps deux autres étymologies : la vraie, et celle reprise dans COSTE, t. II, p. 566, où l'on fait dériver la première partie du mot de *mēn*, mois. Mais alors, quel sens admettre ? LEUNIS propose : fleur du mois, ou d'un mois ; COSTE suppose un usage thérapeutique ignoré des praticiens, et traduit : emménagogue. Cette dernière opinion est fidèlement reprise dans G. BONNIER, t. VI, I, p. 122. Tant de divagations pour une faute d'orthographe !

Bien plus averti, le docteur SAINT-LAGER a écarté ces fantaisies. Dans la 8^e édition de CARIOT, t. II, p. 581, il donne très exactement : « *minyanthès*, floraison rapide ».

La question se pose donc, ou se posera un jour, de l'orthographe correcte du nom de genre : *Minyanthes* ou *Menyanthes* ?

L. M.

BIBLIOGRAPHIE

P. ASCHERSON et P. GRAEBNER, *Synopsis d. mitteleurop. Flora*, Lfng 130, t. V, iv, p. 1-80, *Cruciferae*, par O.-E. SCHULZ. — A la différence des Renonculacées, les Crucifères ont été confiées à un spécialiste. Aussi ces 80 premières pages sont-elles infiniment supérieures à celles du fascicule précédent. C'est M. O.-E. SCHULZ qui traite également cette difficile famille dans le *Pflanzenreich*.

Cette livraison 130 contient les genres *Brassica*, *Erucastrum*, *Brassicella* Fourreau et le début de *Sinapis*.

Les *Brassica* décrits sont : *B. oleracea* L., *B. montana* Pourret (= *B. Robertiana* Gay), *B. rupestris* Rafin. de Sicile, *B. insularis* Moris. de Corse, *B. atlantica* Schulz, d'Algérie, *B. Cretica* Lmk. de Grèce, *B. incana* Tenore d'Italie-Dalmatie, *B. villosa* Biv. de Sicile, *B. napus* L., *B. campestris* L., *B. elongata* Ehrh. sud-est-européen parfois adventice, *B. juncea* d'Europe orientale, *B. fruticulosa* Cyrillo méditerranéen, *B. Tourneforti* Gouan, *B. Gravinæ* Tenore, d'Italie, *B. saeatilis* Amo (*Diplotaxis humilis* G. G.), *B. repanda* DC., *B. nigra* Koch (*Sinapis nigra* L.).

Les *Erucastrum* : *E. Thellungi* Schulz, adv. en Suisse, *E. varium* Durieu, méditerranéen, *E. abyssinicum* Schulz, adv., *E. strigosum* Schulz, adv., *E. nasturtiifolium* Schulz (*Diplotaxis Erucastrum* G. G.), *E. palustre* Vis., *E. Gallicum* Schulz.

Brassicella Erucastrum Schulz, *B. Richeri* Schulz, *Sinapis arvensis* L.

F. BOEUF, *Les Bases scientifiques de l'amélioration des plantes. Biologie. Génétique. Ecologie. Biométrie. Statistique*, 1 vol. grand in-8° de 543 p., 51 fig., Lechevalier, 1936, 140 fr. — Cet important travail est sorti de l'enseignement, donné par l'auteur à l'Ecole Coloniale d'Agriculture de Tunis, de la Génétique agricole. Il est du plus grand intérêt pour la Botanique et ses applications.

Son but est de fournir, sous une forme didactique, facilement accessible à tous ceux qu'intéressent les problèmes de l'hérédité, de la variation, de l'adaptation des organismes au milieu, de l'amélioration des cultures et des élevages, une vue d'ensemble des acquisitions scientifiques récentes sur ces divers sujets.

Depuis une dizaine d'années, les travaux de Génétique, d'Ecologie, de Biométrie, de statistique, sont devenus si nombreux, en tant de langues, et éparpillés dans tant de publications différentes, qu'il était on ne peut plus utile d'en mettre les résultats essentiels à la portée des travailleurs français.

Dans la première partie de ce gros volume, sont exposées les propriétés particulières de la matière vivante, ses relations avec la matière inerte et l'énergie rayonnante cosmique, l'organisation et la vie cellulaires, le développement de l'individu à partir de l'œuf. Le chapitre de la reproduction et de la multiplication a reçu des développements justifiés par l'importance des phénomènes de transmission héréditaire : phases haploïdes et diploïdes, hybridation, parthénogénèse, etc., etc...

La deuxième partie est consacrée à l'hérédité, la variation, l'évolution, la taxonomie, et cons-

titue la partie fondamentale de l'ouvrage. L'analyse du patrimoine héréditaire conduit à la théorie des gènes et à leurs modes d'action, leurs associations, échanges, localisations, etc. Un important chapitre est consacré aux mutations, un autre aux variations non héréditaires, individuelles ou collectives. Quant à l'évolution, on ne saurait trop féliciter l'auteur du doigté avec lequel il a su distinguer les notions vraiment acquises et scientifiques des théories sans fondement objectif.

Dans la troisième partie, les *Méthodes d'amélioration*, sont exposées les règles générales à suivre dans la sélection, l'hybridation, la multiplication végétative par bouturage et greffage. L'adaptation des cultures au milieu physico-chimique constitue un important chapitre où sont exposées les nombreuses techniques les plus modernes, la « iarovisation » par exemple, qui permet de transformer entre autres les Blés d'hiver en Blés de printemps. Enfin, vient un chapitre sur le contrôle des résultats par des essais comparatifs. Le tout se termine par une abondante bibliographie.

E. ISSLER, *Les Bois d'Aune et de Charme en Alsace* (Extr. *Bull. Soc. Dendrol. Fr.*, 1934, uu. 50-60). — Etude de l'« Alnetum glutinosæ » et du « Carpinetum Betuli », caractères floristiques, genèse et évolutions.

E. ISSLER, *Sur la présence de Quercus Cerris L. et de Fagus Orientalis Lipsky dans les Vosges*. (Extr. *Bull. Soc. Dendrol. Fr.*, 1935, pp. 5-6).

Emile MANTZ, *Notice botanique sur le Monte San Giorgio (Tessin)*, in-8° de 12 p. (Extr. *Bull. Soc. indust. Mulhouse*, nov. 1935). — Itinéraire, végétation, liste des espèces. Entre autres le rarissime endémique *Adenophora liliifolia* Besser.

OFFRES ET DEMANDES

L'abbé Souillet, Milly-Gennes (Maine-et-Loire), recherche :

BAILLON, *Monographie des Liliacées* (Paris 1874) ; — CAZIN, *Les plantes médicinales indigènes* (avec *Atlas*), de préférence la troisième édition ; — CORREVEON, *Les Fougères de pleine terre* (in-12, 140 p., Paris s. d.) ; — *Feuille des jeunes naturalistes*, 1897, n° 319 ; — *Le Monde des Plantes*, 1891 à 1918 et n°s 193, 199, 200, 205 ; — H. LÉVEILLÉ, *China* (1916-18) ; — H. LÉVEILLÉ, *Liliographia* (1917) ; — VILMORIN, *Album de plantes bulbeuses* (planches en couleurs) ; — WOILEZ, *Iconographie des plantes aroïdes* (Amiens 1842).

✱

Desiderata : RIOMET, 37, rue Gare des Cheneaux, Château-Thierry (Aisne) : Bulbes, *Hemerium monorchis*, *Limodorum abortivum*, *Aceras anthrophophora*, *Spiranthes autumnalis* et *æstivalis*, *Galanthus nivalis*, *Leucoium vernalis* ; — *Epipactis microphylla*, *Cephalanthera rubra* et *ensifolia*, *Goodyera repens* (pieds) ; — *Polygonatum verticillatum*, 1 pied de *Spartium junceum*.

Frais de port remboursés.

NOUVELLES

En date du 29 février, Mlle A. CAMUS, l'auteur de tant de travaux importants sur les Graminées, les Orchidées, les Bambous et les Chênes, a été nommée Chevalier de la Légion d'Honneur au titre du Ministère de l'Education Nationale. Nos plus vives félicitations.

✱

A partir du 1^{er} février 1936, paraît tous les deux mois la *Revue de Mycologie*, dirigée par Roger HEIM, Jacques DUCHÉ et Georges MALENGON. Elle formera chaque année un volume de 350 à 400 p. in-8° raisin, abondamment illustré. Abonnement 50 fr., 65 fr. pour l'Étranger. Versements à M. J. Duché, Museum, 16, rue de Buffon. Reprenant la tradition de la revue de ROUMEGUÈRE, elle donnera des travaux originaux sur toute la mycologie et des mises au point concernant la classification, la toxicologie, la culture, la répartition et les applications pratiques des Champignons. Les *Annales de cryptogamie exotique* sont fusionnées avec le nouveau périodique.

Liste des Botanistes français

(Suite)

- MOUGIN Ernest, inspect. principal des Halles et marchés, 20, rue Pestalozzi, Paris (5^e). *Mycol.*
 MOUILLARD, instituteur, Lourdes-Lugagnan (Hautes-Pyr.). *Phan.*
 MOUILLARD Louis, Causerets (Htes-Pyr.). *Flore pyr.*
 MOULINIER, pharm., place du Breuil, Firminy (Loire). *Mycol.*
 MOULIN J., doct.-méd., Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir). *Flore de Fr.*
 MOURIER DES GAYETS, chef de trav. bot., Fac. des Sc., 13, Quai Claude-Bernard, Lyon.
 MOURAVIEFF Y., domaine de « La Bourcelle », quartier Saint-Jacques, Grasse (Alp.-Mar.).
 MOUSSIER-LOMPRIÉ, ingénieur, 31, avenue Rapp, Paris (7^e). *Mycol.*
 MOYNOT, ingénieur, 16, rue Rotrou, Asnières (Seine). *Mycol.*
 MUGNIER Louis, 54, boulevard de Strasbourg, Paris (10^e). *Rosa.*
 MUIH Ch., inspecteur chemins de fer Als.-Lorr., 5, rue Kühn, Strasbourg (B.-Rhin). *Phan. Crypt.*
 MULLER Joseph, « Herbaria », 12, rue Charles-Grad, Strasbourg (Bas-Rhin).
 MULLER Marcel, prof. Collège, Sarrebourg (Moselle).

N

- NANQUETTE DE TAYRAC, La Brevière, par Saint-Jean-aux-Bois (Oise). *Mycol.*
 NANTEUIL (Baron Roger DE), château du Haut-Brizay, par l'Île-Bouchard (Indre-et-Loire). *Phan.*
 NARDI Raymond, dir. établs Boubée, 2, rue des Poitevins, Paris (6^e). *Mycol. Fl. fr.*

(A suivre).

Le Gérant : P. FOURNIER.

CHAUMONT. — IMPRIMERIE ANDRIOT FRÈRES